

FRANZ SCHUBERT

Hoffnung

SAMUEL HASSELHORN
AMMIEL BUSHAKEVITZ

 200
1828-2028
Schubert

1826

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

„Hoffnung“

1	Im Freien D. 880 (Op. 80, No. 3) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	5'48
2	Sehnsucht D. 879 (Op. 105, No. 4) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	3'05
3	Über Wildemann D. 884 (Op. 108, No. 1) (<i>Ernst Schulze</i>)	2'11
4	Alinde D. 904 (Op. 81, No. 1) (<i>Friedrich Rochlitz</i>)	4'45
5	An Silvia D. 891 (Op. 106, No. 4) (<i>Eduard von Bauernfeld, after Shakespeare</i>)	2'29
6	Die Blume und der Quell („O Quell, was strömst du rasch und wild“) D. 874 (<i>Ernst Schulze</i>) Completion (verses 2, 3, 4) by Ammiel Bushakevitz	3'12
7	Im Jänner 1817 (Tiefes Leid) D. 876 (<i>Ernst Schulze</i>)	3'41
8	An die Laute D. 905 (Op. 81, No. 2) (<i>Friedrich Rochlitz</i>)	1'51
9	Fischerweise D. 881 (Op. 96, No. 4) (<i>Franz Xaver Freiherr von Schlechta</i>)	3'00
10	Im Frühling D. 882 (Op. posth.101, No.1) (<i>Ernst Schulze</i>)	4'40
11	Der Wanderer an den Mond D. 870 (Op. 80, No. 1) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	2'23
12	Das Zügelglöcklein D. 871 (Op. 80, No. 2) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	4'26
13	Totengräberweise D. 869 (<i>Franz Xaver Freiherr von Schlechta</i>)	5'22
14	Ständchen D. 889 (<i>August Wilhelm Schlegel, after Shakespeare / Friedrich Reil</i>)	2'49
15	Lebensmut D. 883 (<i>Ernst Schulze</i>)	2'44
16	Trinklied „Bacchus! feister Fürst des Weins“ D. 888 (<i>Ferdinand Mayerhofer von Grünbühl, after Shakespeare</i>)	1'19
17	Am Fenster D. 878 (Op. 105, No. 3) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	3'48
18	Wiegenlied D. 867 (Op. 105, No. 2) (<i>Johann Gabriel Seidl</i>)	5'35
19	Um Mitternacht D. 862 (Op. 88, No. 3) (<i>Ernst Schulze</i>)	3'46
20	Der Vater mit dem Kind D. 906 (<i>Eduard von Bauernfeld</i>)	4'41

Samuel Hasselhorn, *baritone*

Ammiel Bushakevitz, *piano Steinway-D*



L'espoir – en allemand : *Hoffnung* – est éternel. C'est une lumière qui ne s'éteint jamais, même dans les heures les plus sombres.

Heures sombres qui nous accompagnent également dans notre vie actuelle. Qu'il s'agisse de politique, de religion ou simplement d'humanité, l'espoir d'une meilleure harmonie et compréhension mutuelle se fait probablement sentir aujourd'hui de manière plus urgente que jamais. Il est fascinant de voir et d'entendre à quel point la musique et la poésie peuvent résonner si fortement en nous dans ces moments-là.

Le présent album est très différent des précédents enregistrements de notre série "Schubert 200" : celui-ci se veut largement positif et montre un rare côté insouciant du musicien, que l'amélioration de sa santé autorisa à voyager à travers l'Autriche en 1825. Cet été-là fut probablement le plus long et le plus heureux de sa vie, suivi en 1826 d'une année de reconnaissance croissante de son travail de compositeur, avec même un signe d'intérêt de la part du grand éditeur leipzigois Breitkopf & Härtel. Cependant, comme toujours avec lui, on perçoit une subtile mélancolie, une nostalgie douce-amère jusque dans les moments les plus radieux – comme dans *Im Frühling* et *Im Freien*. Chez Schubert, le bonheur se trouve rarement dans l'instant présent.

Il s'agit soit du souvenir d'une joie passée, soit de l'espoir d'un avenir meilleur. Sa musique évoque souvent la tristesse, les inquiétudes, les doutes ou une légère douleur dans les lieder "joyeux", alors que l'on peut entrevoir de l'optimisme, un petit sourire plein d'espoir dans les mélodies "tristes".

Exactement 200 ans plus tard, nous vivons à une époque où l'espérance en un avenir meilleur est indispensable partout dans le monde. Notre album se termine par *Der Vater mit dem Kind* – portrait d'un père tenant son enfant, le mettant au lit. Ce morceau évoque l'espoir que nous transmettons encore en héritage aux générations futures, et l'aspiration qui anima Schubert nous stimule toujours aujourd'hui. Gageons que le soleil qui inspira ces mélodies brillera sur nos auditeurs.

SAMUEL HASSELHORN et AMMIEL BUSHAKEVITZ
Traduction : Nicolas Demy
www.schubert200.com

Les débuts de l'année 1826 ne sont pas de bon augure pour Franz Schubert. Certes, le 1^{er} mars paraît pour la première fois dans le célèbre *Allgemeine musikalische Zeitung* de Leipzig une recension détaillée d'une de ses œuvres instrumentales, la *Sonate pour piano* D. 845, qui se situe quelque part entre étonnement, critique bienveillante et éloge sincère. Mais Schubert est encore loin d'être véritablement reconnu en tant qu'artiste de premier plan. Début avril, à l'approche de la trentaine, le jeune homme indépendant, empêtré dans des difficultés financières chroniques dues à un mode de vie plutôt hédoniste, se laisse convaincre par ses amis de briguer le poste de vice-*Kapellmeister* à la cour de l'empereur François I^{er} à Vienne. Cette charge est restée vacante depuis deux ans, après la mort du premier *Kapellmeister*, Antonio Salieri, et la promotion de son suppléant d'alors, Joseph Eybler. Dans une lettre de candidature courtoise, le "très humble serviteur" de Sa Majesté fait valoir six arguments en sa faveur – parmi lesquels la référence à son apprentissage auprès de Salieri pèse sans doute le plus lourd. Il joint en outre une note personnelle de la plume de son ancien maître, rédigée "à sa louange", attestant que "M. Franz Schubert a parfaitement appris l'art de la composition et a déjà fourni d'excellents ouvrages tant pour l'église que pour le théâtre ; et qu'il est donc, au regard tant de ses solides connaissances que de son bon caractère moral, parfaitement qualifié pour tout poste de maître de chapelle." Signé : "Ant. Salieri, maître de la chapelle impériale et royale, Vienne, le 21 septembre 1819".

L'empereur François aurait bien pu se laisser impressionner par cette liste de qualités et par la recommandation de Salieri, mais Schubert manque de toute expérience pratique dans les responsabilités de *Kapellmeister*, ce qui le relègue d'emblée au rang d'*outsider* parmi les neuf illustres candidats à ce poste convoité. Ses chances s'amenuisent d'autant plus lorsqu'une messe (probablement la D. 678), qu'il propose à Eybler pour exécution vers cette même époque, est écartée avec une remarque cinglante : elle n'est pas écrite dans le style qu'aime l'empereur. Déception de tous côtés, donc. Sa situation financière reste toujours aussi précaire. Et pour l'heure, nul espoir d'amélioration en vue.

Au printemps, particulièrement en mars, peut-être stimulé par l'accueil réservé à sa sonate à Leipzig, Schubert couche cependant sur le papier une série de *lieder* sur des poèmes de ses contemporains Johann Gabriel Seidl, Franz Xaver Schlechta et Ernst Conrad Friedrich Schulze – des tableaux d'atmosphère ambivalents, oscillant entre amour et chagrin, vision et réalité, mélancolie et désir ardent, gaieté naïve et attitude combative, qui jouent souvent avec les métaphores naturalistes typiques de l'époque et font littéralement éclore son vocabulaire harmonique de plus en plus riche, et son art de traduire les antithèses d'un texte en images musicales tour à tour subtiles et vigoureuses. Il est également caractéristique que Schubert commence désormais à se détacher de plus en plus des modèles strophiques souvent figés de ses débuts pour développer des formes variées, voire, à l'occasion, *durchkomponiert*¹. Un exemple marquant en est la scène nocturne *Am Fenster* (D. 878) de Seidl, qui débute comme un poisible et simple *lied* strophique, mais qui, au fur et à mesure, dérive vers des zones émotionnellement troublées et menaçantes, en mettant de plus en plus en péril les équilibres harmoniques et métriques, avant de retrouver, dans son apaisante conclusion, la stabilité initiale et la tonalité de départ. Schubert semble avoir découvert une sorte de nouvelle dramaturgie du *lied*, plus étroitement liée au texte et en même temps plus audacieuse dans l'interprétation.

Comme auparavant, l'autocritique incite Schubert à s'efforcer de trouver une relation à la fois cohérente et innovante entre texte et musique, ainsi qu'en témoignent plusieurs esquisses finalement restées sans suite, notamment sa tentative sur le poème de Schulze *Die Blume und der Quell* ("O Quell, was strömst du rasch und wild", D. 874), extrait de son *Poetisches Tagebuch*, auquel le compositeur s'est beaucoup intéressé à cette époque. L'autographe qui nous est parvenu, avec une ligne vocale entièrement notée mais une partie de piano à peine ébauchée, s'interrompt à la fin de la première page. On ignore toujours si d'autres feuillets se sont perdus ou si le compositeur a purement et simplement abandonné le *lied* après ces quelques mesures.

Aussitôt après cette brève "frénésie créatrice" au début du printemps de 1826, un lourd voile s'abat de nouveau sur l'inspiration artistique de Schubert à partir de fin mars, et ce pour près de trois mois. Sa triste situation financière le contraint à renoncer au dernier moment à prendre part à une randonnée en Carinthie prévue de longue date avec ses deux amis poètes, Eduard von Bauernfeld et Johann Mayrhofer. Il passe alors le printemps et l'été en compagnie de son confrère Franz von Schober et du peintre Moritz von Schwind à Währing, qui est à cette époque encore une commune indépendante aux portes de Vienne. "Je ne travaille absolument pas", confie-t-il début mai aux deux marcheurs en Carinthie. "Le temps est ici vraiment épouvantable, le Très-Haut semble nous avoir totalement abandonnés, le soleil refuse de briller. En mai, on ne peut même pas encore s'asseoir au jardin. Affreux ! Effrayant !! Horrible !!! Pour moi, la chose la plus cruelle qui soit !" On peut cependant douter que seul le mauvais temps l'ait plongé dans cet état dépressif et paralysant. Quelques semaines plus tôt, fin mars, il assistait à la première exécution du *Quatuor à cordes*

¹ Littéralement : composées de manière continue (i.e. : sans répétition). Procédé typique du romantisme musical consistant à suivre au plus près le déroulement du texte. Le *durchkomponiert* renonce aux formes closes traditionnelles (strophiques, couplets-refrains).

op. 130 de Beethoven donnée par le Quatuor Schuppanzigh. Est-ce sa confrontation avec la puissance visionnaire du style tardif de Beethoven qui le frappe de stupeur et le réduit pour un temps au silence, alors même qu'il cherche de nouvelles voies pour lui-même ? Simple hypothèse.

Toujours est-il que ce n'est qu'en juin que l'humeur de Schubert s'éclaircit et que son génie créateur reprend vie. En onze jours seulement, entre le 20 et le 30 du mois, il jette soudain sur le papier une partition comme jaillie de nulle part, qui pourrait se lire telle une réponse directe à Beethoven, mais qui équivalait certainement pour lui à un geste de libération personnelle : le spectaculaire *Quatuor à cordes en sol majeur* D. 887, à peine moins radical et erratique que celui de son collègue. Dans son ombre, la production de *lieder* reste d'abord éparse.

Néanmoins, le mois suivant, il met en musique trois poèmes de William Shakespeare – des chansons tirées des drames *Cymbeline* et *Antoine et Cléopâtre*, ainsi que de sa comédie de jeunesse, *Les Deux Gentilshommes de Vérone*. C'est cette dernière qui lui inspire l'un de ses *lieder* les plus justement populaires, publié de son vivant : *An Silvia* (D. 891). Le portrait féminin de Shakespeare, empreint de ravissement et de fascination, devient chez Schubert un hymne enthousiaste, presque extatique, à la beauté et à la vertu en général. “*L'économie dans le travail thématique*”, écrit Christine Martin à propos du traitement subtil de la structure strophique, “*le motif uniforme mais habilement varié des trois strophes, ainsi que l'arche harmonique clairement fondée sur la tonique et la dominante, mais qui passe subtilement, dans la partie centrale, par le relatif mineur de la dominante, confèrent à ce lied une perfection qui correspond tout à fait au sujet du texte.*” La traduction allemande de l'original anglais, sensible, mais assez approximative et maladroite, est due à Eduard von Bauernfeld. Schubert vient de se lancer avec lui dans un projet d'opéra – *Der Graf von Gleichen* (D. 918) – qui succombera cependant dès le départ aux conceptions morales conservatrices d'une censure dominée par le clergé viennois et ne dépassera jamais le stade des esquisses.

À l'automne 1826, se dessine une nouvelle et longue pause dans le domaine du *lied*, très probablement provoquée par le travail intensif sur la vaste *Sonate pour piano* D. 894, qui se rapproche d'une fantaisie libre et marque, par ses caractéristiques formelles et expressives, un jalon important dans sa production instrumentale. De nouveaux *lieder* ne voient le jour qu'au tournant de 1826-1827 – trois *lieder* strophiques dans le goût de la sérénade, sur des poèmes d'un ami leipzigois de Goethe, Friedrich Rochlitz : une scène jouant habilement sur différents niveaux de langue, autour d'un rendez-vous que le chanteur a failli manquer avec sa bien-aimée, *Alinde* (D. 904) ; la brève et joyeuse sérénade *An die Laute* (D. 905), où le luth devient le messager idéal des confidences amoureuses ; et enfin le tableau de genre intime d'une idylle familiale, *Der Vater mit dem Kind* (D. 906) de Bauernfeld, que Schubert met en musique avec une sensibilité telle que, malgré quelques accents mélancoliques à l'évocation du “*temps passé*”, il apparaît un peu comme le pendant de son *Erkönig*, écrit quelque onze ans plus tôt. Doux, chaleureux et infiniment paisible.

ROMAN HINKE
Traduction : Dennis Collin



Hope - *Hoffnung* in German - springs eternal. It is the light that never goes out, even during the darkest moments. Dark moments accompany us through our lives today as well. Whether it has to do with politics, religion, or just simply humanity: the hope for a better unity and understanding for each other is probably more urgent now than ever. It is fascinating to see and hear how music and poetry can resonate so strongly with us in those times.

This album is very different from the previous recordings in our 'Schubert 200' series: this one is largely positive and shows a rare, carefree side of Schubert, whose improved health allowed him to embark on travels throughout Austria in 1825. This was probably the longest and happiest summer of Schubert's life. It was followed in 1826 by a year of increasing recognition as a composer, with even some interest from the great publisher in Leipzig, Breitkopf & Härtel. However, as always with Schubert, there is a subtle melancholy, a bittersweet longing, even during his sunniest moments (such as in *Im Frühling* and *Im Freien*). In Schubert's music, happiness is seldom in the present; it is either the memory of past joy or hope in a better future. In his music we can so often hear the sorrow, the worries and doubts, or the slightest pain in his 'happy' songs, whereas we can hear glimpses of positivity, a little smile full of hope in his 'sad' songs.

Now, exactly 200 years later, we find ourselves in a time when hope in a better future is indispensable throughout the world. Our album ends with the song *Der Vater mit dem Kind* – a portrait of a father holding his own child, putting the little one to sleep. This song is about the hope in coming generations that we even today pass on, and the same hope that inspired Schubert motivates us today. We hope that the sunshine that inspired these songs will shine upon our listeners.

SAMUEL HASSELHORN et AMMIEL BUSHAKEVITZ
www.schubert200.com

After a year that seemed to augur general prosperity and happiness, things looked rather different for Franz Schubert at the start of 1826. True, on 1 March there was – for the very first time – a detailed discussion in the prestigious Leipzig *Allgemeine Musikalische Zeitung* of one of his instrumental pieces, the Piano Sonata in A minor D845, in a review that offered admiration and some well-meant criticism, but also outright acclaim. As yet, however, there was no really adequate general recognition of Schubert as an artist of distinction. At the beginning of April the freelance musician, now in his late twenties and constantly in financial straits due to his hedonistic lifestyle, was pressured by his friends into applying for the post of Vice-Kapellmeister at the Viennese Court of Emperor Franz I, a position that had already been vacant for two years following the death of First Kapellmeister Antonio Salieri and the appointment of his deputy, Joseph Eybler, as his successor. In a polite letter of application addressed to his Majesty, his 'most humble servant' Schubert listed six points in his favour – the most persuasive of them being his period of tuition with Salieri. Attached to this letter was a personal note handwritten by his former teacher, stating 'in his praise' that 'Herr Franz Schubert has fully mastered the art of composition, and has already produced some very good works for the church as well as for the theatre; in respect of his thorough musical expertise and good moral character, he is therefore wholly suitable for any senior position as a Kapellmeister.' The note is signed 'Ant. Salieri, Imperial & Royal Court Kapellmeister, Vienna, 21 September 1819'. While Kaiser Franz may have been duly impressed by Schubert's list of his advantages and Salieri's words of praise, nevertheless Schubert lacked any practical experience in the duties and responsibilities of a Kapellmeister, and from the start this made him an outsider among the illustrious group of nine applicants for this desirable post. His chances had lessened still further, when a Mass (possibly No. 5, D678) that he offered to Eybler around this time, in the hope of having it performed, was rejected with the curt comment that it was not composed in the style the Kaiser appreciated. Disappointments everywhere, then, the composer's finances were as precarious as ever, and in the meantime no sign of any improvement on the horizon.

That spring, mostly in the month of March, and possibly stimulated by the positive Leipzig review of his Piano Sonata, Schubert had penned a series of songs set to words by three contemporary poets, Johann Gabriel Seidl, Franz Xaver Schlechta and Ernst Conrad Friedrich Schulze: ambivalent mood pictures that veer between love and suffering, vision and reality, melancholy and rapturous longing, naïve cheerfulness and combative defiance; Schubert makes frequent play with the nature-related poetic metaphors typical of the time, and his harmonic vocabulary flourishes ever more abundantly. The same goes for his art of translating verbal antitheses into musical pictures, sometimes subtly, sometimes more blatantly. Also characteristic is the way Schubert now increasingly frees himself from the strophic models of earlier years; his songs are now more varied in form, and occasionally through-composed. One impressive example is his setting of Seidl's night scene 'At the Window' (*Am Fenster* D878), that begins as a calm, simple strophic song, but as it proceeds finds its harmonic and metrical balance increasingly threatened, making the piece menacingly drift into areas of emotional turbulence, before finally resolving back into its initial mental equilibrium and recovering its opening key. A new kind of song setting has been achieved: more strongly focused on the text, but more daring in interpretation.

How self-critically Schubert continued to grapple with the problem of relating words and music consistently but innovatively can be seen in some of his sketches that never reached completion, such as his attempt to set *Die Blume und der Quell* ('O Quell, was strömst du rasch und wild', D874) from Schulze's *Poetic Diary*, a volume Schubert worked on intensively at this time. In the surviving manuscript the vocal part is fully written out, but the piano part remains only roughly sketched, and the song breaks off at the end of the first page. It is still unclear whether there were further pages (now lost), or the composer decided to discard it. (The song has been completed and edited for this album.)

After this brief creative surge in the early months of 1826, at the end of March Schubert's creative impulses suffered another three-month period of blight. His hopeless financial situation forced him to withdraw at the last moment from a long-planned walking holiday in Carinthia with his poet friends Eduard von Bauernfeld and Johann Mayrhofer. Instead, Schubert spent the spring and summer months in Währing (now a Vienna suburb, but then a village outside the city walls) with the poet and librettist Franz von Schober and the painter Moritz von Schwind. 'I can't work at all,' he wrote at the beginning of May, in a letter to the two friends hiking in Carinthia. The weather is dreadful here; the Almighty seems to have completely abandoned us, for there is not a glimmer of sunshine. Even in May, as yet nobody can sit in the garden. Awful! Frightful!! Appalling!!! For me it is the cruellest thing imaginable! It seems doubtful that it was just bad weather that put him in this depressive and debilitating mood. Just a few weeks earlier, at the end of March, he had been present at the first performance of Beethoven's String Quartet in B flat Op. 130 by the Schuppanzigh Quartet. Might his encounter with the visionary, explosive force of Beethoven's late style have put him in a state of shock, leaving him temporarily unable to compose while he looked for new ways forward for his own music? But this is just guesswork.

Only from June onwards did Schubert's mood start to lighten again, and his creative spirit to reawaken. In only eleven days, in the period 20–30 June – as if out of nowhere – he managed to write a work that might be seen as a direct answer to Beethoven, and certainly came as a personal act of self-liberation: the spectacular String Quartet in G major, D887, scarcely less radical and unpredictable than Beethoven's Op.130.

In the wake of the G major Quartet, Schubert's song production initially dwindled to a trickle.

Nevertheless, the next month saw three settings of poems by Shakespeare, ditties from the plays *Cymbeline* and *Antony and Cleopatra*, as well as a song from the Bard's early comedy *The Two Gentlemen of Verona*. The latter, *An Silvia*, D891, became one of Schubert's most popular lieder and, unsurprisingly, was published only two years later. Here Shakespeare's enraptured portrayal of a fascinating young woman moved Schubert to write an ardent, almost ecstatic hymn of praise to beauty and virtue. As Christine Martin comments, with regard to the subtle treatment of its strophic build, 'There is a great thematic economy of means, where all three verses have a consistent pattern yet contain a cunning variety of phrase, and despite the emphasis on a clearly established main key tonic and dominant chords, in the middle of each verse the harmonic arch skilfully takes in the dominant key's relative minor, giving the song a degree of perfection that entirely corresponds to the very subject of the song herself.' The empathetic though rather imprecise German translation of the English original was by Eduard von Bauernfeld, with whom Schubert had recently begun to tackle a projected opera – *Der Graf von Gleichen* (D918) – though as its moral ambiguities would have run the risk of falling victim to the Viennese censors (influenced by the local church authorities), the opera was abandoned when still in sketch form.

In the autumn of 1826 there was another long pause in Schubert's song production, most probably due to his intensive work on the expansively structured Piano Sonata in G major, D894, which is almost like a free fantasy, its formal features and emotional character making it an important benchmark in Schubert's output. New songs followed at the turn of 1826–27: three serenade-like, strophic settings of verses by a friend of Goethe, the Leipzig poet Friedrich Rochlitz. They include the singer's chequered (and nearly futile) attempts to meet with his beloved, *Alinde*, in a playful narrative of linguistic and psychological ambiguity. There is also the brief, lighthearted *An die Laute* D905, in which the lute is seen as the ideal conveyor of secret messages of love. Finally an intimate, tranquil idyll of family life, idealised in Bauernfeld's *Der Vater mit dem Kind* D906. Schubert's sensitive musical realization – despite a few brooding undertones at the father's melancholy thought of the '*past times, long since gone*' – is at the opposite emotional pole from the father-and-son tragedy of *Der Erlkönig* composed eleven years previously: this peaceful song is tender, warmhearted, and infinitely serene.

ROMAN HINKE
Translation: John Thornley



Die *Hoffnung* stirbt zuletzt. Sie ist das Licht, das selbst in dunkelsten Zeiten nie verlischt.

Dunkle Momente begleiten uns auch in unserem heutigen Leben. Ob es um Politik geht, um Religion oder ganz einfach um das menschliche Dasein – die Hoffnung auf eine bessere Gemeinschaft, auf größeres Verständnis füreinander ist derzeit wohl dringlicher denn je. Und es ist faszinierend zu sehen und zu hören, wie Musik und Dichtkunst in solch schwierigen Zeiten eine derart starke Resonanz finden.

Dieses Album unterscheidet sich wesentlich von den bisherigen Aufnahmen in unserer Reihe „Schubert 200“: Es ist weitgehend positiv und zeigt eine selten sichtbare unbeschwerte Seite des Komponisten, dessen verbesserte Gesundheit ihm im Jahr 1825 erlaubte, Reisen durch ganz Österreich zu unternehmen. Dies war wohl der längste und glücklichste Sommer seines gesamten Lebens. Mit 1826 folgte ein Jahr der zunehmenden Anerkennung als Komponist – selbst das große Verlagshaus Breitkopf & Härtel zeigte Interesse. Trotzdem ist auch in dieser Zeit eine leichte Melancholie zu spüren, eine bittersüße Sehnsucht selbst in den sonnigsten Augenblicken (etwa in *Im Frühling* und *Im Freien*).

In Schuberts Musik findet Glück selten in der Gegenwart statt; es ist entweder die Erinnerung an vergangene Freude oder die Hoffnung auf eine bessere Zukunft. In seinen „glücklichen“ Liedern hören wir so oft die Trauer, die Sorgen und Zweifel oder eine Andeutung von Schmerz, während wir in seinen „traurigen“ Liedern einen flüchtigen Blick auf etwas Positives und ein kleines hoffnungsvolles Lächeln erhaschen.

Heute, genau 200 Jahre später, finden wir uns in einer Zeit, da die Hoffnung auf eine bessere Zukunft in der ganzen Welt unverzichtbar ist. Unser Album endet mit dem *Lied Der Vater mit dem Kind* – der Schilderung eines Vaters, der sein Kind im Arm hält und in den Schlaf wiegt. Dieses Lied handelt von der Hoffnung auf die kommenden Generationen, die wir auch heute noch weiterreichen; uns motiviert also dieselbe Hoffnung, die schon Schubert inspirierte. Und wir hoffen, dass der Sonnenschein, der diese Lieder inspirierte, auch die Hörer dieser Aufnahme beschwingt.

SAMUEL HASSELHORN und AMMIEL BUSHAKEVITZ
Übersetzung: Stephanie Wollny
www.schubertzoo.com

Nach einem Jahr allgemeiner Glücksverheißungen sah es für Franz Schubert vorerst so gar nicht aus. Zwar erscheint am 1. März 1826 erstmals eine ausführliche Besprechung eines seiner Instrumentalwerke, der Klaviersonate D 845, in der renommierten *Allgemeinen Musikalischen Zeitung* aus Leipzig, die ihren Platz irgendwo zwischen Verwunderung, wohlwollender Kritik und aufrichtigem Beifall einnahm. Von einer wirklich befriedigenden Anerkennung als Künstler von Rang aber ist nach wie vor wenig zu bemerken. Anfang April dann wird sich der freischaffende, ob seines recht genussüchtigen Lebenswandels in ewigen finanziellen Nöten steckende Endzwanziger von seinen Freunden drängen lassen, sich um den Posten des Vize-Kapellmeisters am Wiener Hof Kaiser Franz I. zu bemühen, der seit dem Tod des Ersten Kapellmeisters Antonio Salieri und dem Nachrücken seines damaligen Stellvertreters Joseph Eybler bereits zwei Jahre lang vakant geblieben war. Sechs Punkte lässt der „unterthänigste Diener“ seiner Majestät in einem artigen Bewerbungsschreiben für sich sprechen – Argumente, unter denen der Verweis auf seine Lehrzeit bei Salieri gewiss das größte Gewicht zufiel. Beigefügt zudem eine persönliche Note aus der Feder seines einstigen Mentors, die „zu seinem Lobe“ bestätigt, „daß Hr. Franz Schubert die Tonsetzkunst vollständig erlernt, und bereits sowohl für die Kirche als das Theater sehr gute Kompositionen geliefert hat; und daher, sowohl in Rücksicht seiner gründlichen Kenntnisse als in Rücksicht seines moralisch guten Charakters, für jede Kapellmeisterstelle vollkommen geeignet ist.“ Gezeichnet: „Ant. Salieri, k.k. Hofkap.Meister, Wien den 21. September 1819“.

Kaiser Franz mag von der Liste der Vorzüge ebenso wie von Salieris Belobigung zwar leidlich beeindruckt gewesen sein, jedoch fehlte es Schubert an jeder Praxiserfahrung im verantwortungsvollen Dienst eines Kapellmeisters, was ihn von Beginn an zum Außenseiter im neunköpfigen, durchaus illustren Ensemble der Bewerber um den begehrten Posten stempelte. Seine Chancen schwanden umso mehr, als eine Messe (möglicherweise D 678), die er Eybler etwa um dieselbe Zeit zur Aufführung anbot, mit der brüskten Bemerkung abgelehnt wurde, sie sei nicht in dem Stil komponiert, den der Kaiser liebe. Enttäuschung allerorten also. Die wirtschaftliche Lage so prekär wie eh und je. Von Hoffnung auf Besserung einstweilen keine Spur.

Noch im Frühjahr, mehrheitlich im März, unter dem stimulierenden Eindruck der Leipziger Sonaten-Rezeption vielleicht, hatte Schubert eine Reihe von Liedern auf Gedichte der Zeitgenossen Johann Gabriel Seidl, Franz Xaver Schlechta und Ernst Conrad Friedrich Schulze zu Papier gebracht – ambivalente, zwischen Liebe und Leid, Vision und Wirklichkeit, Melancholie und schwärmerischer Sehnsucht, naiver Heiterkeit und kämpferischer Attitüde schwankende Stimmungsbilder, die oft mit zeittypischer Naturmetaphorik spielen und seinen immer reicher werdenden harmonischen Wortschatz förmlich erblühen lassen. Ebenso wie seine Kunst, textliche Antithesen in teils subtile, teils robuste musikalische Bilder zu übersetzen. Kennzeichnend auch, dass sich Schubert nun immer mehr von den oft starren Strophenmodellen der Lieder früherer Jahre zu lösen beginnt, variierte Formen entwickelt oder fallweise zur Gänze durchkomponiert. Ein eindrucksvolles Beispiel hierfür liefert Seidls nächtliche Szene *Am Fenster* (D 878), das zunächst wie ein ruhiges, schlichtes Strophenlied anhebt, im Verlauf jedoch durch zunehmende Gefährdung der harmonischen wie metrischen Balancen in emotional bedrohlich aufgewühlte Bereiche driftet, ehe es in seiner beruhigenden Schlusswendung zum seelischen Gleichgewicht des Beginns und seiner Ausgangstonart zurückfindet. Eine Art neuer Lieddramaturgie scheint gefunden: stärker auf die Textvorlage bezogen und doch zugleich interpretatorisch wagemutiger.

Wie selbstkritisch Schubert jetzt wie auch schon zuvor um ein stimmiges, gleichwohl innovatives Verhältnis zwischen Wort und Musik rang, lässt sich an einigen letztlich nicht ausgeführten Entwürfen ablesen. Hierunter auch sein Versuch über Schulzes *Die Blume und der Quell* („O Quell, was strömst du rasch und wild“) (D 874) aus dessen *Poetischem Tagebuch*, mit dem sich Schubert zu dieser Zeit ausgiebig beschäftigt hatte. Das überlieferte, in der Gesangstimme ausnotierte, im Klavier jedoch lediglich grob skizzierte Autograph bricht am Ende der ersten Seite ab. Ob weitere Blätter verloren gingen oder der Komponist das Lied nach diesen wenigen Takten gänzlich verwarf, ist bis heute nicht geklärt.

Unmittelbar nach diesem kurzen „Schaffensrausch“ vom Vorfrühling 1826 legt sich ab Ende März für knapp drei Monate abermals schwerer Mehltau auf Schuberts gesamte künstlerische Kreativität. Seine trostlose Finanzlage zwingt ihn, die Teilnahme an einer lange geplanten Wanderreise durch Kärnten, gemeinsam mit den beiden Dichterfreunden Eduard von Bauernfeld und Johann Mayrhofer, kurzfristig abzusagen. Stattdessen verbringt er Frühling und Sommer zusammen mit dem Zunftgenossen Franz von Schober und dem Maler Moritz von Schwind in Währing, das damals noch als eigenständige Gemeinde vor den Toren Wiens lag. „Ich arbeite gar nichts“, wird er Anfang Mai in einem Brief an die beiden Wanderer in Kärnten gestehen. „Das Wetter ist hier wirklich fürchterlich, der Allerhöchste scheint uns gänzlich verlassen zu haben, es will gar keine Sonne scheinen. Man kann im Mai noch in keinem Garten sitzen. Schrecklich! fürchterlich!! entsetzlich!!! für mich das Grausamste, was es geben kann!“ Ob es indes das schlechte Wetter allein war, das ihn in diese depressive, lähmende Stimmung versetzte, darf bezweifelt werden. Wenige Wochen zuvor, Ende März hatte er der Uraufführung von Beethovens Streichquartett Opus 130 durch das Schuppanzigh-Quartett beigewohnt. War es womöglich seine Begegnung mit der visionären Sprengkraft von Beethovens Spätstil, die ihn unter Schock gesetzt hatte und für geraume Zeit verstummen ließ, während er nach neuen Wegen für sich selbst suchte? Eine Vermutung, nicht mehr.

Erst im Juni jedenfalls wird sich Schuberts Stimmung wieder aufhellen, sein Schöpfergeist zu neuem Leben erwachen. In nur elf Tagen, zwischen dem 20. und 30. des Monats, wirft er schließlich wie aus dem Nichts eine Partitur aufs Papier, die als direkte Antwort auf Beethoven gelesen werden könnte, sicher aber einem persönlichen Befreiungsschlag gleichkam: das spektakuläre G-Dur-Streichquartett D 887, kaum weniger radikal und erratisch als das seines Kollegen. In seinem Schatten bleibt die Liedproduktion vorerst spärlich.

Immerhin entstehen im Folgemonat drei Vertonungen von Gedichten William Shakespeares, Bühnenliedern aus den Dramen *Cymbeline*, *Antony and Cleopatra* wie der frühen Komödie *The Two Gentlemen of Verona*. Letzteres steht Pate für eines der populärsten Lieder Schuberts überhaupt, das nicht ohne Grund noch zu Lebzeiten des Komponisten veröffentlicht wurde: *An Silvia* (D 891). Shakespeares Verückung und Faszination ausstrahlendes Mädchenporträt gerät Schubert zu einem schwärmerischen, mitunter geradezu rauschhaften Loblied auf Schönheit und Tugend im Allgemeinen. „Die Ökonomie in der thematischen Arbeit“, schreibt Christine Martin über die subtile Behandlung des strophischen Aufbaus, „das einheitliche, aber geschickt variierte Muster aller drei Liedperioden sowie der klar auf Grundtonart und Dominante bezogene, aber im Mittelteil raffiniert über die Dominantparallele geführte harmonische Bogen verleihen diesem Lied eine Perfektion, die ganz dem Gegenstand des Textes entspricht.“ Für die einfühlsame, aber recht ungenaue und holprige Übersetzung des englischen Originals ins Deutsche zeichnet Eduard von Bauernfeld verantwortlich. Mit ihm hatte Schubert erst jüngst ein gemeinsames Opernprojekt – *Der Graf von Gleichen* (D 918) – in Angriff genommen, das jedoch schon im Vorfeld den konservativen Moralvorstellungen einer vom Wiener Klerus beherrschten Zensur zum Opfer fiel und über Skizzen nie hinausfand.

Im Herbst 1826 zeichnet sich abermals eine längere Schaffenspause im Liedgenre ab, verursacht höchstwahrscheinlich durch die intensive Arbeit an seiner groß dimensionierten, zur freien Fantasie tendierenden Klaviersonate D 894, die aufgrund ihrer formalen wie emotionalen Attribute im Instrumentalschaffen Schuberts eine wichtige Wegmarke setzt. Neue Lieder entstehen erst wieder zum Jahreswechsel 1826/27: drei serenadenhafte, strophisch konzipierte Vertonungen von Gedichten des Leipziger Goethe-Freundes Friedrich Rochlitz – darunter die mit unterschiedlichen Sprachebenen raffiniert jonglierende Szene um ein beinahe missglücktes Rendezvous des Sängers mit seiner angebeteten *Alinde* (D 904) sowie das kurze, heitere Ständchen *An die Laute* (D 905) als der idealen Überbringerin geheimer Liebesbotschaften. Das intime Genrebild beschaulicher Familienidylle schließlich, dem Bauernfelds *Der Vater mit dem Kind* (D 906) huldigt, wirkt in Schuberts sensibler musikalischer Umsetzung, trotz einiger nachdenklicher Untertöne beim Gedanken an die *entschwundene Zeit*, ein wenig wie das Gegenstück zu seinem rund elf Jahre älteren *Erkönig*. Zart, warmherzig und unendlich friedlich.

ROMAN HINKE

1 | **Im Freien** D 880
Johann Gabriel Seidl (1804-1875)

Draußen in der weiten Nacht
Steh ich wieder nun,
Ihre helle Sternenpracht
Lässt mein Herz nicht ruhn.

Tausend Arme winken mir
Süß begehrend zu,
Tausend Stimmen rufen hier,
Grüß dich, Trauter, du!

O ich weiß auch, was mich zieht,
Weiß auch, was mich ruft,
Was wie Freundes Gruß und Lied
Locket, locket durch die Luft.

Siehst du dort das Hüttchen stehn,
Drauf der Mondschein ruht?
Durch die blanken Scheiben sehn
Augen, die mir gut.

Siehst du dort das Haus am Bach,
Das der Mond bescheint?
Unter seinem trauten Dach
Schläft mein liebster Freund.

Siehst du jenen Baum,
Der voll Silberflocken flimmt?
O wie oft mein Busen schwoll,
Froher dort gestimmt.
Jedes Plätzchen, das mir winkt,
Ist ein teurer Platz,
Und wohin ein Strahl nur sinkt,
Lockt ein teurer Schatz.

Drum auch winkt mir's überall
So begehrend hier,
Drum auch ruft es, wie der Schall
Trauter Liebe mir.

2 | **Sehnsucht** D 879
Johann Gabriel Seidl

Die Scheibe friert, der Wind ist rau,
Der nächt'ge Himmel rein und blau.
Ich sitz' in meinem Kämmerlein
Und schau' ins reine Blau hinein.

Mir fehlt etwas, das fühl' ich gut,
Mir fehlt mein Lieb, das treue Blut;
Und will ich in die Sterne seh'n,
Muss stets das Aug' mir übergeh'n.

La Belle Étoile D. 880

Sous le ciel, dans la vaste nuit,
Me revoici ;
De tant d'étoiles la splendeur
Émeut mon cœur.

Ce sont cent bras qui me font signe
Pleins de désir,
Ce sont mille voix qui m'appellent :
Salut, ami !

Ah ! Je sais bien ce qui m'attire
Ce qui m'appelle,
Ce qui, tel un chant familier,
Traverse l'air.

Vois-tu là-bas l'humble chaumière
Dessous la lune ?
Au travers de ses vitres claires
Brillent des yeux doux.

La maison près de la rivière
Au clair de lune ?
Sous ta toiture familière
Un ami dort.

Vois-tu cet arbre étincelant
De fleurs d'argent ?
Bien souvent mon sein s'y gonfla
D'un doux élan.
Ici, tout lieu qui me fait signe
Est un ami ;
Tout ce qu'effleurent les rayons
Est un trésor.

Voici pourquoi tout me fait signe,
Plein de désir,
Et j'entends dans ces voix l'écho
D'un tendre amour.

Nostalgie D. 879

La vitre est glacée, le vent est rude,
Le ciel nocturne pur et bleu ;
Dans ma chambrette je suis seul,
L'œil levé vers le sombre azur.

Je sens un vide au fond du cœur
Laiissé par mon amour fidèle...
Quand je regarde les étoiles
Mon œil se remplit de larmes.

In the Open Air D880

Outside in the boundless night
I stand once more;
Its bright starlit splendour
Will not leave my heart in peace.

A thousand arms beckon to me,
Sweetly yearning;
A thousand voices call:
'Greetings to you, dear friend!'

Oh, I know what draws me,
I know too what calls me,
What is it that, like a friendly greeting or a song,
Floats alluringly through the air.

Can you see the little cottage there
With the moonlight resting on it?
Through its shining windows
Gaze eyes that love me.

Can you see the house there by the brook
Basking in the moonlight?
Beneath its snug roof
Sleeps my dearest friend.

Can you see that tree
Glittering with silver flakes?
Oh, how often did my bosom swell
With joy there.
Each little place that beckons to me
Is one I cherish,
And wherever a moonbeam may fall,
Some precious treasure entices me.

Hence all around beckons me
So yearningly,
All around calls out to me like the sound
Of true love.

Longing D879

The window pane freezes, the wind is raw,
The night sky clear and blue.
I sit in my little room
And gaze out into that clear blueness.

Something is missing, I feel it keenly;
My love is missing, my true love;
And if I look up at the stars,
My eyes must always fill with tears.

Mein Lieb, wo weilst du nur so fern,
Mein schöner Stern, mein Augensterne
Du weißt, dich lieb' und brauch' ich ja,
Die Träne tritt mir wieder nah.

Da quält' ich mich so manchen Tag,
Weil mir kein Lied gelingen mag,
Weil's nimmer sich erzwingen lässt
Und frei hinsäuselt wie der West.

Wie mild mich's wieder grad' durchglüht!
Sieh' nur, das ist ja schon ein Lied!
Wenn mich mein Los vom Liebchen warf,
Dann fühl' ich, dass ich singen darf.

3 | **Über Wildemann** D 884
Ernst Schulze (1789-1817)

Die Winde sausen am Tannenhang,
Die Quellen brausen das Tal entlang;
Ich wandre in Eile durch Wald und Schnee,
Wohl manche Meile von Höh' zu Höh'.

Und will das Leben im freien Tal
Sich auch schon heben zum Sonnenstrahl,
Ich muss vorüber mit wildem Sinn
Und blicke lieber zum Winter hin.

Auf grünen Heiden, auf bunten Au'n,
Müsst ich mein Leiden nur immer schaun,
Dass selbst am Steine das Leben sprießt,
Und ach, nur eine ihr Herz verschließt.

O Liebe, Liebe, o Maienhauch,
Du drängst die Triebe aus Baum und Strauch,
Die Vögel singen auf grünen Höh'n,
Die Quellen springen bei deinem Wehn.

Mich lässt du schweifen im dunklen Wahn
Durch Windespeifen auf rauher Bahn.
O Frühlingsschimmer, o Blütenschein,
Soll ich denn nimmer mich dein erfreun?

4 | **Alinde** D 904
Friedrich Rochlitz (1769-1842)

Die Sonne sinkt ins tiefe Meer,
Da wollte sie kommen.
Geruhig trabt der Schnitter einher,
Mir ist's beklommen.
Hast, Schnitter, mein Liebchen nicht gesehn?
Alinde, Alinde!
„Zu Weib und Kindern muss ich gehn,
Kann nicht nach andern Dirnen sehn;
Sie warten mein unter der Linde.“

Où donc es-tu si loin de moi,
Ma belle étoile, ô ma lumière ?
Je t'aime et j'ai besoin de toi –
Les pleurs montent à mes paupières.

Je souffre depuis bien des jours
Car mon chant se refuse à moi.
C'est qu'on ne saurait le contraindre :
Il est libre tel un zéphyr.

Mais quelle ardeur soudain m'enivre ?
Voilà ma chanson composée.
Quand de ma mie le sort me prive,
Je le sens bien, je puis chanter !

Au-dessus de Wildemann D. 884

Le vent siffle dans les sapins,
En grondant le torrent dévale ;
Je vais d'un bon pas dans la neige,
De lieue en lieue, de cime en cime.

Même si la vie dans la plaine
Frémit aux rayons du soleil,
Je dois passer, pressé, farouche,
Le regard tourné vers l'hiver.

Dans les prés verts, le val fleuri,
Je serais seul avec ma peine ;
La vie jaillit des pierres même,
Mais un cœur me reste fermé.

Amour, amour, brise de mai,
Tu fais éclore arbre et buisson,
Les oiseaux chantent dans les prés,
Ton haleine éveille les eaux.

Mais tu me fais errer dans ma sombre folie,
Sur la sente escarpée qu'un souffle hurlant balaie.
Ô printemps lumineux tout éclairé de fleurs,
Ne pourras-tu jamais illuminer mon cœur ?

Alinde D. 904

Le soleil disparaît dans l'océan profond,
C'est là qu'elle devait venir.
Le faucheur passe d'un pas tranquille,
J'ai le cœur serré.
Dis-moi, faucheur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
Alinde ! Alinde !
"Je dois aller trouver ma femme et mes enfants,
Je ne puis me soucier d'autres filles ;
Ils m'attendent sous les tilleuls."

My love, where are you tarrying so far from me,
My fair star, my darling?
You know I love you and need you,
Tears well up anew.

Many a day have I been in torment
Because none of my songs will turn out well,
For they cannot be commanded
And still sigh freely like the west wind.

How gently I am aglow once more!
For behold – here is a song after all!
Though my fate has cast me from my beloved,
I feel that I can still sing.

Above Wildemann D884

The winds roar across the pine-slopes,
The streams rush along the valley;
I journey in haste through forest and snow,
Over many a mile, from peak to peak.

And though life in the open valley
Already rises towards the sun's rays,
I must pass it by, in my fierce frame of mind,
And look instead towards winter.

In green fields, in brightly coloured meadows,
I would still have to look on my sufferings,
To see that life springs even from rocks,
And, alas, only she closes her heart.

O love, love, O breath of May,
You urge the shoots out from tree and bush,
The birds sing in the green treetops,
Streams gush out where you blow.

But you leave me to roam in sombre delusion,
Through whistling winds, along a rugged path.
O shimmer of spring, O bright gleaming blossoms,
Will I never again rejoice in you?

Alinda D904

The sun sinks into the deep sea:
This is when she was to come.
Calmly the reaper walks by;
I am anxious.
Reaper, have you not seen my darling?
Alinda, Alinda!
"I must go to my wife and children,
I cannot look for other lasses;
They are waiting for me under the linden tree."

Der Mond betritt die Himmelsbahn,
 Noch will sie nicht kommen.
 Dort legt der Fischer das Fahrzeug an,
 Mir ist's beklommen.
 Hast, Fischer, mein Liebchen nicht gesehen?
 Alinde, Alinde!
 „Muss suchen, wie mir die Reusen stehn,
 Hab nimmer Zeit nach Jungfern zu gehn.
 Schau, welch einen Fang ich finde.“

Die lichten Sterne ziehn herauf,
 Noch will sie nicht kommen.
 Dort eilt der Jäger in rüstigem Lauf,
 Mir ist's beklommen.
 Hast, Jäger, mein Liebchen nicht gesehen?
 Alinde, Alinde!
 „Muss nach dem bräunlichen Rehbock gehn,
 Hab nimmer Lust nach Mädeln zu sehn;
 Dort schleicht er im Abendwinde.“
 In schwarzer Nacht steht hier der Hain,
 Noch will sie nicht kommen,
 Von allen Lebend'gen irr ich allein
 Bang und beklommen.
 Dir, Echo, darf ich mein Leid gestehn:
 Alinde, Alinde!
 „Alinde“ ließ Echo leise herüberwehn;
 Da sah ich sie mir zur Seite stehn:
 „Du suchtest so treu, nun finde!“

5 | **An Silvia** D891
 Eduard von Bauernfeld (1802-1890) nach William Shakespeare (1564-1616)
(Zwei Herren aus Verona)

Was ist Silvia, saget an,
 Dass sie die weite Flur preist?
 Schön und zart seh ich sie nahn,
 Auf Himmelsgunst und Spur weist,
 Dass ihr alles untertan.

Ist sie schön und gut dazu?
 Reiz labt wie milde Kindheit;
 Ihrem Aug eilt Amor zu,
 Dort heilt er seine Blindheit,
 Und verweilt in süßer Ruh.

Darum Silvia, tön, o Sang,
 Der holden Silvia Ehren;
 Jeden Reiz besiegt sie lang,
 Den Erde kann gewähren:
 Kränze ihr und Saitenklang!

La lune dans le ciel a commencé son cours,
 Et elle ne vient pas encore.
 Le pêcheur à la berge a amarré sa barque,
 J'ai le cœur serré.
 Dis-moi, pêcheur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
 Alinde ! Alinde !
 "Il faut que j'aille voir si mes nasses sont pleines,
 Je n'ai guère le temps d'aller courir les filles.
 Mais vois un peu, quelle prise superbe !"

Les étoiles au ciel ont allumé leurs feux,
 Et elle ne vient pas encore.
 Là-bas, passe un chasseur à la marche rapide,
 J'ai le cœur serré.
 Dis-moi, chasseur, n'as-tu pas vu ma bien-aimée ?
 Alinde ! Alinde !
 "Du chevreuil roux je dois suivre la trace,
 Je n'ai guère l'envie de regarder les filles ;
 Le voilà qui s'enfuit dans la brise du soir."
 La nuit sombre déjà enveloppe le bois,
 Et elle ne vient pas encore ;
 Parmi tous les vivants j'erre seul en ces lieux,
 Plein de crainte et d'angoisse.
 À toi, écho, je puis dire ma peine :
 Alinde ! Alinde !
 "Alinde !" dit l'écho en murmurant tout bas ;
 Et je la vois alors qui se tient près de moi :
 "Tu me cherchais, fidèle ; à présent trouve-moi !"

À Sylvia D.891

Qui est Sylvia, dites-le-moi,
 Que toute la nature chante ?
 Belle et d'un pas léger je la vois qui s'approche,
 Et, témoins des faveurs dont le ciel la combla,
 Tous à ses désirs sont soumis.

Est-elle aussi bonne que belle ?
 Elle a la grâce exquise et tendre de l'enfance ;
 Amour vers ses beaux yeux se hâte
 Pour y guérir de son aveuglement,
 Et s'abandonne à un repos suave.

Alors chantons Sylvia la belle,
 Chantons en l'honneur de Sylvia,
 Car elle surpasse en beauté
 Tout ce qui se peut voir sur terre :
 Tressons-lui des couronnes et accordons nos luths !

The moon enters its course in the heavens;
 Still she does not come.
 There the fisherman moors his boat;
 I am anxious.
 Fisherman, have you not seen my darling?
 Alinda, Alinda!
 'I must see how my oyster baskets are,
 I never have time to run after girls.
 Look what a catch I've netted!'

The bright stars appear;
 Still she does not come.
 There a huntsman hurries by at a lusty pace;
 I am anxious.
 Huntsman, have you not seen my darling?
 Alinda, Alinda!
 'I must go after the brown roebuck,
 I never want to look for maids;
 There he lurks in the evening breeze.'
 Now the grove stands in dark night;
 Still she does not come.
 I wander alone, away from all living creatures,
 Scared and anxious.
 To you, Echo, I may confess my grief:
 Alinda, Alinda!
 'Alinda', wafted the soft echo;
 Then I saw her standing beside me:
 'You sought me so faithfully: now find me!'

To Silvia D891

What is Silvia, tell me,
 That the wide meadows praise her?
 Fair and tender I see her draw near:
 It is a token of heaven's favour
 That all things are subject to her.

Is she fair and kind too?
 Her charm refreshes like gentle girlhood.
 Cupid hastens to her eyes:
 There he cures his blindness,
 And lingers in sweet peace.

Then to Silvia let our song resound,
 In honour of lovely Silvia;
 She far surpasses every grace
 That the earth can bestow;
 Bring her garlands and the sound of music!

- 6 | **Die Blume und der Quell („O Quell, was strömst du rasch und wild“)**
D 874
Ernst Schulze (1789-1817)

Die Blume

O Quell, was strömst du rasch und wild,
Und wühlst in deinem Silbersande,
Und drängst, von weißem Schaum verhüllt,
Dich schwellend auf am grünen Rande?
O riesle, Quell,
Doch glatt und hell,
Dass ich, verklärt im zartem Taue,
Mein zitternd Bild in dir erschau.

Der Quell

O Blume, kann ich ruhig sein,
Wenn sich dein Bild in mir bespiegelt,
Und wunderbare Liebespein
Mich bald zurückhält, bald beflügelt?
Drum streb ich auf
Mit irrem Lauf
Und will mit schmachtendem Verlangen,
Du Zarte, deinen Kelch umfassen.

Die Blume

O Quell, ich stehe viel zu fern,
Du kannst dich nie zu mir erheben;
Doch freundlich soll mein Blütenstern
Auf deiner heitern Fläche beben.
Drum riesle hin
Mit stillem Sinn;
Süß ist's, im Busen ohne Klagen
Der Liebsten keusches Bild zu tragen.

Der Quell

O Blume, Rat und Trost ist leicht,
Doch schwer ist's, hoffnungslos zu glühen;
Wenn auch mein Kuss dich nie erreicht,
So muss ich ewig doch mich mühen.
Ein Blatt allein
Lass du hinein
In meine wilde Tiefe fallen,
Dann will ich still vorüberwallen.

- 7 | **Im Jänner 1817 (Tiefes Leid)** D 876
Ernst Schulze

Ich bin von aller Ruh geschieden
Ich treib umher auf wilder Flut;
An einem Ort nur find' ich Frieden,
Das ist der Ort, wo alles ruht.
Und wenn die Wind' auch schaurig sausen,
Und kalt der Regen niederfällt,
Doch will ich dort viel lieber hausen,
Als in der unbeständ'gen Welt.

- La Fleur et la Source (“Ô source, pourquoi coules-tu si vive et farouche”)** D. 874

La fleur

Ô source, pourquoi coules-tu si vive et farouche,
Et remues-tu ton sable d'argent,
Et te presses-tu, voilée d'écume blanche,
Sur la verte rive en enfant ?
Coule, ô source,
Mais lisse et claire,
Que je contemple, transfigurée par la tendre rosée,
Mon image tremblante en toi.

La source

Ô fleur, puis-je être tranquille
Quand ton image se reflète en moi,
Et qu'une merveilleuse douleur d'amour
Tantôt me retient, tantôt me donne des ailes ?
C'est pourquoi je m'élance
Dans une course folle,
Et voudrais, brûlant de désir,
Étreindre ton calice, ma douce.

La fleur

Ô source, je suis bien trop loin,
Jamais tu ne pourras t'élever jusqu'à moi ;
Mais mon étoile de pétales
Tremblera sur ta surface claire.
Ruisselle donc
L'esprit tranquille ;
Il est doux, au fond d'un cœur sans plainte,
De porter l'image chaste de l'aimée.

La source

Ô fleur, conseil et réconfort sont faciles,
Mais il est difficile de brûler sans espoir ;
Même si mon baiser ne t'atteint jamais,
Je dois sans cesse essayer.
Laisse tomber
Un seul pétale
Dans mes profondeurs sauvages,
Et je m'écoulerai alors paisiblement.

- En janvier 1817 (Profond chagrin)** D. 876

Je suis privé de tout repos,
Et vais à la dérive sur les flots déchaînés ;
En un seul lieu je trouve la paix,
C'est le lieu où tout repose.
Et même si les vents rugissent,
Et que tombe la pluie glacée,
J'aimerais bien mieux vivre là
Que dans ce monde inconstant.

- The Flower and the Spring ('O spring, how do you gush with all your might')** D874

The Flower

O spring, how do you gush with all your might,
Stirring the silver sands below,
And topped with white foam, rashly surge
To stretch up to the mossy verge?
O spring, more gently glide,
And still your surface bright,
So that I here amid the dew
May clearly see myself in you.

The Spring

O flower, how can I then be still,
Seeing your face reflected in my rill,
Held back by love's tormenting pain,
Then impelled forwards once again?
So I rush and race,
Fill every space,
Yearning madly to embrace
The chalice of your sweet, sweet face.

The Flower

O spring, I'm much too far away
For you to raise yourself to me;
Just let my petals, in friendship's swell,
Upon your lovely surface dwell.
Then softly flow
To and fro,
'Tis sweet, to carry in your breast
The loved one's image, chastely dressed.

The Spring

O flower, such wise advice, so sage!
And yet I burn with hopeless rage;
Tormented that my kiss will never melt
The one I adore, so must I spurt and pelt.
Let just one
Of your leaves, fine-spun,
Fall into my foaming flood,
Then shall I, content, flow on.

- January 1817 (Deep Sorrow)** D876

Farewell to every peace of mind:
I bob on angry, storm-tossed seas;
Only there shall I know rest
Where all is still, at quiet ease.
What if the winds do shriek and howl,
With all the cold rain's spite unfurled,
Far dearer is this lodging place
Than any in the inconstant world.

Denn wie die Träume spurlos schweben,
Und einer schnell den andern treibt,
Spielt mit sich selbst das irre Leben,
Und jedes naht und keines bleibt.
Nie will die falsche Hoffnung weichen,
Nie mit der Hoffnung Furcht und Müh;
Die Ewigstummen, Ewigbleichen
Verheißten und versagen nie.

Nicht weck ich sie mit meinen Schritten
In ihrer dunklen Einsamkeit;
Sie wissen nicht, was ich gelitten,
Und keinen stört mein tiefes Leid.
Dort kann die Seele freier klagen
Bei Jener, die ich treu geliebt;
Nicht wird der kalte Stein mir sagen,
Ach, dass auch sie mein Schmerz betrübt.

8 | **An die Laute** D905
Friedrich Rochlitz

Leiser, leiser, kleine Laute,
Flüstere was ich dir vertraute,
Dort zu jenem Fenster hin!
Wie die Wellen sanfter Lüfte,
Mondenglanz und Blumendüfte,
Send es der Gebieterin!
Neidisch sind des Nachbarns Söhne,
Und im Fenster jener Schöne
Flimmert noch ein einsam Licht.
Drum noch leiser, kleine Laute;
Dich vernehme die Vertraute,
Nachbarn aber, Nachbarn nicht!

9 | **Fischerweise** D 881
Franz Xaver Freiherr von Schlechta (1796-1875)

Den Fischer fechten Sorgen
Und Gram und Leid nicht an,
Er löst am frühen Morgen
Mit leichtem Sinn den Kahn.
Da lagert rings noch Friede
Auf Wald und Flur und Bach,
Er ruft mit seinem Liede
Die gold'ne Sonne wach.

Er singt zu seinem Werke
Aus voller frischer Brust,
Die Arbeit gibt ihm Stärke,
Die Stärke Lebenslust.

Bald wird ein bunt Gewimmel
In allen Tiefen laut
Und plätschert durch den Himmel,
Der sich im Wasser baut.

Car, comme les songes qui s'envolent sans laisser
de trace,
L'un chassant vite l'autre,
Cette vie errante joue avec elle-même,
Tout s'approche, et rien ne reste.
Jamais le faux espoir ne faiblira,
Jamais, avec l'espoir, la crainte et la peine ne
partiront !
Les éternels muets, les éternels livides

Ne promettent ni ne refusent rien.
Je ne les réveillerai pas en marchant
Dans leur obscure solitude ;
Ils ne savent pas ce que j'ai souffert,
Et mon profond chagrin ne dérangerait personne.
Là, mon âme sera plus libre de se plaindre
Après de celle que j'ai vraiment aimée ;
La pierre froide ne me dira jamais,
Hélas, qu'elle aussi s'afflige de ma douleur.

À son luth D. 905

Plus bas, plus bas, mon gentil luth,
Ce que je te confie, va-t'en le murmurer
Là-bas, à cette fenêtre !
Et comme un tourbillon de brises délicates,
Comme un rayon de lune ou un parfum de fleurs,
Envoie-le à celle que j'aime !
Les fils du voisin sont jaloux !
À la fenêtre de ma belle
Ne luit qu'une seule chandelle.
Plus bas encore, gentil luth ;
Que mon aimée puisse t'entendre,
Mais les voisins, les voisins, non !

Chanson du pêcheur D. 881

Peine, soucis, tourments,
Le pêcheur les ignore,
Quand au petit matin
Il fait voile, joyeux.
La paix tout autour règne
Dans la forêt, sur les prés et sur l'eau,
Par son chant il éveille
L'astre aux rayons dorés.

Tout à l'ouvrage il chante
À pleine et claire voix,
Le travail fait sa force,
La force fait sa joie.

Mais bientôt quel tumulte,
Au plus profond des flots,
Vient remuer le ciel
Qui se mire dans l'eau !

As dreams flit by, and leave no trace,
One driving the other quickly out,
Life's madness plays games with itself,
Things come and go, in feverish rout.
And false hope never once gives up,
Nor blighted fear, nor woe, nor care;
Forever dumb, wan-faced, aloof,
Ominous, persistent, everywhere.

Nor can my footsteps wake them up
In their dark, solitary burrow;
They know naught of my suffering,
Indifferent to my deepest sorrow.
So shall my spirit speak more freely
To the one I loved with might and main,
And her cold tomb shall not disclose
That she too cannot bear my pain.

To the Lute D905

Softer, softer, little lute,
Whisper the secret I confided in you
To that window over there!
Like the soft ripples of the breeze,
Like moonlight or a scent of flowers,
Send it to my mistress!
The neighbour's sons are jealous,
And in that beauty's window
Glimmers still a solitary light.
So play softer still, little lute;
Let my true love hear you,
But the neighbours – no, not the neighbours!

Fisherman's Song D881

The fisherman is not bothered
By cares or grief or sorrow;
Early in the morning he casts off
His boat with a light heart.
All around him, peace still reigns
Over wood, meadow, and stream;
With his song he calls on
The golden sun to awake.

He sings while he works
From full and lusty lungs.
His work gives him strength,
And that strength gives him joy in life.

Soon a motley throng
Makes its presence felt down below,
And splashes through the sky
That is reflected in the water.

Doch wer ein Netz will stellen,
Braucht Augen klar und gut,
Muss heiter gleich den Wellen
Und frei sein wie die Flut.

Dort angelt auf der Brücke
Die Hirtin – schlauer Wicht,
Gib auf nur deine Tücke,
Den Fisch betrügst du nicht.

10 | **Im Frühling** D 882
Ernst Schulze

Still sitz ich an des Hügels Hang,
Der Himmel ist so klar,
Das Lüftchen spielt im grünen Tal,
Wo ich beim ersten Frühlingsstrahl
Einst, ach so glücklich war.

Wo ich an ihrer Seite ging
So traulich und so nah,
Und tief im dunklen Felsenquell
Den schönen Himmel blau und hell
Und sie im Himmel sah.

Sieh, wie der bunte Frühling schon
Aus Knosp und Blüte blickt!
Nicht alle Blüten sind mir gleich,
Am liebsten pflückt ich von dem Zweig,
Von welchem sie gepflückt!

Denn alles ist wie damals noch,
Die Blumen, das Gefild;
Die Sonne scheint nicht minder hell,
Nicht minder freundlich schwimmt im Quell
Das blaue Himmelsbild.

Es wandeln nur sich Will und Wahn,
Es wechseln Lust und Streit,
Vorüber flieht der Liebe Glück,
Und nur die Liebe bleibt zurück,
Die Lieb und ach, das Leid.

O wär ich doch ein Vöglein nur
Dort an dem Wiesenhang,
Dann blieb ich auf den Zweigen hier,
Und säng ein süßes Lied von ihr,
Den ganzen Sommer lang.

Qui veut jeter ses nets
Doit avoir l'œil alerte,
Être gai comme l'onde,
Libre comme le flot.

Sur le pont, là-bas, pêche
La bergère – ah ! rusé,
Dis adieu à tes ruses :
Nul poisson n'y mordra !

Au printemps D. 882

Je suis assis, serein, au flanc de la colline,
Et le ciel est si clair,
La brise joue dans la verte vallée
Où jadis, aux premiers rayons du printemps
– Hélas, j'étais heureux –

Où je marchais à ses côtés,
Si confiant et si proche d'elle,
Contemplant tout au fond de la sombre fontaine
Le beau ciel, clair et bleu,
Et dans le ciel son image charmante.

Voici que le printemps aux couleurs éclatantes
Sous les bourgeons, les fleurs, déjà ouvre les yeux !
Toutes les fleurs pour moi n'ont pas le même
charme ;
J'aime celles, surtout, que je cueille à la branche
Où jadis elle les cueillait.

Car tout comme autrefois est demeuré encore,
Et les fleurs et les champs ;
Les rayons du soleil ne brillent pas moins clairs,
Et le ciel bleu, dans la source limpide,
Ne navigue pas moins joyeux.

Seuls changent nos désirs et nos chimères,
La discorde au plaisir succède,
Et le bonheur d'aimer s'en est allé.
Seul est resté l'amour,
L'amour, hélas, et puis la peine.

Oh, si j'étais un oiselet, là-bas,
Sur la prairie, au flanc de la colline,
Je resterais ici sur cette branche
Et chanterais un chant qui me parlerait d'elle,
Un doux chant pendant tout l'été.

But he who would cast a net
Needs good sharp eyes,
Must be as cheerful as the waves
And as free as the tide.

Up there on the bridge, the shepherdess
Is fishing – you sly minx,
Leave off your tricks!
You won't reel in this fish!

In Spring D882

I sit silently on the hillside.
The sky is so clear,
The breeze plays in the green valley,
Where, amid the first rays of spring,
I was once, alas, so happy;

Where I walked by her side,
So intimate, so close,
And deep in the dark rocky stream
I saw the lovely sky, blue and clear,
And saw her in that sky.

Look how the brightly coloured spring
Already peers out from bud and blossom!
Not all blossoms are alike to me:
I like best to pluck them from the branch
From which she plucked!

For all is still as it was then –
The flowers, the fields;
The sun does not shine less brightly,
No less cheerfully does the blue sky's reflection
Bathe in the stream.

Only will and illusion change,
As joy alternates with strife;
Love's happiness hastens away,
And only love remains,
Love and, alas, sorrow.

Oh, if I could only be a little bird
Over there on the meadowside;
Then I would stay here on the branches
And sing a sweet song of her
All summer long.

11 | **Der Wanderer an den Mond** D 870
Johann Gabriel Seidl

Ich auf der Erd', am Himmel du,
Wir wandern beide rüstig zu:
Ich ernst und trüb, du mild und rein,
Was mag der Unterschied wohl sein?

Ich wandre fremd von Land zu Land,
So heimatlos, so unbekannt;
Berg auf, Berg ab, Wald ein, Wald aus,
Doch bin ich nirgend, ach! zu Haus.

Du aber wanderst auf und ab
Aus Ostens Wieg' in Westens Grab,
Wallst Länder ein und Länder aus,
Und bist doch, wo du bist, zu Haus.

Der Himmel, endlos ausgespannt,
Ist dein geliebtes Heimatland:
O glücklich, wer, wohin er geht,
Doch auf der Heimat Boden steht!

12 | **Das Züggelcklein** D 871
Johann Gabriel Seidl

Kling die Nacht durch, klinge,
Süßen Frieden bringe
Dem, für den du tönst!
Kling in weiter Ferne,
So du Pilger gerne
Mit der Welt versöhnst.
Aber wer will wandern
Zu den lieben andern,
Die vorausgewallt?
Zog er gern die Schelle?
Bebt er an der Schwelle,
Wann „Herein“ erschallt?

Gilt's dem bösen Sohne,
Der noch flucht dem Tone,
Weil er heilig ist?
Nein, es klingt so lauter
Wie ein Gottvertrauter
Seine Laufbahn schließt.

Aber ist's ein Müder,
Den verwaist die Brüder,
Dem ein treues Tier
Einzig ließ den Glauben
An die Welt nicht rauben,
Ruf ihn, Gott, zu Dir!

Ist's der Frohen einer,
Der die Freuden reiner
Lieb und Freundschaft teilt,
Gönn ihm noch die Wonnen
Unter dieser Sonnen,
Wo er gerne weilt!

Le Voyageur à la lune D. 870

Moi sur terre et toi dans les cieux
Voyageons sans repos tous deux
Moi sombre et grave, toi claire et gaie –
Pourquoi tous deux si dissemblables ?

J'erre, étranger, de place en place
Sans patrie – nul ne me connaît –
Par monts, par vaux, par les forêts :
Un vagabond sans feu ni lieu.

Toi, tu vas décrivant ta course ;
Née à l'est, tu meurs au couchant ;
Tu traverses les continents,
Pourtant, tu es partout chez toi.

Le ciel sans fin, le firmament,
C'est là ta patrie bien aimée.
Tu es heureuse, où que tu sois,
De fouler le sol du pays !

La Cloche des morts D. 871

Sonne la nuit entière,
Pour la sérénité
De celui qu'on enterre !
Que ton son porte loin,
Pour que les pèlerins
Quittent ce monde en paix.
Mais qui est donc parti
Rejoindre les aimés
Qui l'auront précédé ?
S'en alla-t-il heureux ?
Tremble-t-il sur le seuil
En entendant "Entrez" ?

Est-ce le mauvais fils
Qui déteste le glas
Parce qu'il est sacré ?
Non ! Ce son argentin
Retentit pour un juste
Dont la vie se termine.

Si c'est un homme las,
Abandonné de tous,
Si seul un chien fidèle
Fit que jamais du monde
Il ne désespéra –
Ô Dieu, fais-le venir à Toi !

Si c'est un homme gai,
Qui partage les joies
Des amis, des amants,
Accorde-lui de vivre
Encore sous ce soleil
Où il se sent si bien.

The Wanderer to the Moon D870

I on the earth, you in the sky,
Both of us are sturdy wanderers:
I grave and gloomy, you gentle and pure,
What can the difference be?

I roam as a stranger from country to country,
So homeless, so unknown;
Up and down mountains, in and out of forests,
Yet, alas, I am nowhere at home.

But you roam up and down
From eastern cradle to western grave,
You travel from one land to another,
Yet are at home wherever you may be.

The endless outstretched sky
Is your beloved homeland:
O happy, he who, wherever he goes,
Still stands on his own native soil!

The Passing Bell D871

Ring through the night, ring,
Bring sweet peace
To him for whom you toll!
Ring out far and wide:
Thus you gladly reconcile pilgrims
With the world.
But who wishes to journey
To the loved ones
Who have gone before us?
He who gladly tolled the bell
Trembles on the threshold
When the word "Enter" rings out.

Is it meant for the wicked son
Who still curses the sound
Because it is sacred?
No, it rings louder
When one who placed his trust in God
Has run the race of life.

But if it is a tired man
Abandoned by his brothers,
Whom only a trusty beast
Saved from losing
All faith in the world,
Call him to you, O God!

If it is one of those glad souls
Who share in the joys
Of pure love and friendship,
Grant him further bliss
Under this sun
Where he gladly tarries!

13 | **Totengräberweise** D 869

Franz Xaver Freiherr von Schlechta

Nicht so düster und so bleich,
Schläfer in der Truhe,
Unter Schollen leicht und weich
Leg' ich dich zur Ruhe.
Wird der Leib des Wurmes Raub
Und ein Spiel den Winden,
Muss das Herz selbst noch als Staub
Leben und empfinden.

Denn der Herr sitzt zu Gericht;
Gleichend deinem Leben
Werden, dunkel oder licht,
Träume dich umschweben.

Jeder Laut, der dich verklagt
Als den Quell der Schmerzen,
Wird ein scharfer Dolch und nagt
Sich zu deinem Herzen.

Doch der Liebe Tränentau,
Der dein Grab besprühet,
Färbt sich an des Himmels Blau,
Knospet auf und blühet.

Im Gesange lebt der Held,
Und zu seinem Ruhme
Schimmert hoch im Sternenfeld
Eine Feuerblume.

Schlafe, bis der Engel ruft,
Bis Posaunen klingen,
Und die Leiber sich der Gruft
Jugendlich entschwingen.

14 | **Ständchen** D 889

Strophe 1: August Wilhelm Schlegel (1767-1845) nach William Shakespeare
(*Cymbeline*, II, 3)

Strophe 2: Friedrich Reil (1773-1843)

Horch, horch, die Lerch im Ätherblau!
Und Phöbus, neu erweckt,
Tränkt seine Rosse mit dem Tau,
Der Blumenkelche deckt.
Der Ringelblume Knospe schleußt
Die goldnen Äuglein auf;
Mit allem, was da reizend ist,
Du süße Maid, steh auf!

Und wenn dich alles das nicht weckt,
So werde durch den Ton
Der Minne zärtlich aufgeneckt!
O dann erwachst du schon!
Wie oft sie dich ans Fenster trieb,
Das weiß sie, drum steh auf,
Und habe deinen Sänger lieb,
Du süße Maid, steh auf!

Chanson du fossoyeur D. 869

Ne sois point si triste et si pâle,
Ô dormeur au fond du cercueil,
Sous la terre légère et molle,
Je fais un lit pour ton repos.
Si le corps est la proie des vers,
S'il n'est plus que le jouet du vent,
Le cœur, même devenu cendres,
Vit encore et ressent toujours.

Car le Seigneur s'est fait ton juge :
Semblables à ta propre vie,
Des songes, ombres ou lumières,
Tout autour de toi passeront.

Chaque mot, venu t'accuser
D'être la source de souffrances,
Se fera poignard acéré
Qui te transpercera le cœur.

Mais les larmes d'amour qui baignent
De leur rosée ta froide tombe,
À l'azur prenant leurs reflets,
Resplendissantes, fleuriront.

Dans le chant survit le héros,
Et pour mieux célébrer sa gloire,
Brille, dans le champ des étoiles,
Éclatante, une fleur de feu.

Dors, jusqu'à ce que l'Ange appelle,
Et que résonne la trompette,
Et que les corps, hors du tombeau,
Plains d'une jeune ardeur s'élancent.

Sérénade D. 889

Entends, entends dans l'azur l'alouette!
Et Phébus, à peine éveillé,
Fait boire ses chevaux à la rosée nouvelle
Qui perle au calice des fleurs.
Le bourgeon du souci entrouvre
Sa prunelle à l'éclat doré ;
Avec tout ce qu'au monde il y a de charmant,
Aimable fille, lève-toi !

Et si par tout cela tu n'es point réveillée,
De l'amour laisse la musique
Bien tendrement te taquiner !
Alors oui, tu t'éveilleras !
Que de fois à sa voix tu vins à ta fenêtre,
Il le sait, allons ! Lève-toi !
Et donne ton amour à qui chante pour toi ;
Aimable fille, lève-toi !

Gravedigger's Song D869

Be not so sad and pale,
Sleepers, in your coffin;
Under gentle, soft soil
Will I lay you to rest.
Though the body is a prey to worms
And a plaything of the winds,
Yet, even as dust, the heart
Lives on and feels.

For the Lord sits in judgment;
According to the life you lived,
Dark or bright dreams
Will hover round you.

Every word that indicts you
For having made others suffer
Will become a sharp dagger,
Stabbing at your heart.

But the dew of loving tears
Sprinkled on your grave
Will take on the blue of heaven,
It will bud and flower.

The hero lives on in song,
And in his honour
There shines high above in the starry field
A flower of fire.

Sleep until the angel calls,
Until the trumpets sound,
And our bodies soar from the grave
To a new life.

Serenade D889

Hark, hark, the lark in heaven's blue!
And Phoebus, newly awakened,
Waters his steeds with the dew
That lies on chalice flowers.
The marigold bud opens
Its little golden eyes;
With all that is delightful,
Sweet maid, arise!

And if all this does not wake you,
Then be tenderly teased from sleep
By the sound of love!
Oh, then you will awaken all right!
How often she has drawn you to the window,
Love knows very well, so arise
And love your serenader!
Sweet maid, arise!

15 | **Lebensmut** D 883
Ernst Schulze

O, wie dringt das junge Leben
Kräftig mir durch Sinn und Herz!
Alles föhl ich glüh'n und streben,
Föhle doppelt Lust und Schmerz.

Fruchtlos such' ich euch zu halten,
Geister meiner regen Brust!
Nach Gefallen mögt ihr walten,
Sei's zum Leide, sei's zur Lust.

Dieses Zagen, dieses Sehnen,
Das die Brust vergeblich schwellt,
Diese Seufzer, diese Tränen,
Die der Stolz gefangen hält,

Dieses schmerzlich eitle Ringen,
Dieses Kämpfen ohne Kraft,
Ohne Hoffnung und Vollbringen,
Hat mein bestes Mark erschlafft.

Lieber wecke, rasch und mutig,
Schlachtruf, den entschlaf'nen Sinn!
Lange träumt' ich, lange ruht' ich,
Gab der Kette lang mich hin.

Hier ist Hölle nicht, noch Himmel,
Weder Frost ist hier, noch Glut;
Auf, ins feindliche Getümmel,
Rüstig weiter durch die Flut!

16 | **Trinklied („Bacchus! feister Fürst des Weins“)** D 888
Ferdinand Mayerhofer von Grünbühl (1798-1869) nach William Shakespeare¹

Bacchus! feister Fürst des Weins,
Komm mit Augen hellen Scheins.
Uns're Sorg ersäuf' dein Fass,
Und dein Laub uns krönen lass.
Füll' uns, bis die Welt sich dreht!
Unser Sang erschalle hoch!
Wein mit Sang schmeckt besser noch.
So entfliehet froh die Zeit,
Wem's nicht mundet, fliehe weit.
Hoch der edle Göttertrank!

Die erste Strophe ist ein Auszug aus *Antonius und Cleopatra*, II, 7.
Die zweite, später ergänzte Strophe stammt nicht von Shakespeare.

17 | **Am Fenster** D 878
Johann Gabriel Seidl

Ihr lieben Mauern, hold und traut,
Die ihr mich kühl umschließt
Und silberglänzend niederschaut,
Wenn droben Vollmond ist.

Audace D. 883

Je sens la sève vigoureuse
De la vie qui gonfle en mon sein !
Je sens l'élan, je sens l'ardeur,
Je sens la joie et la douleur.

En vain j'ai voulu vous dompter,
Esprits de mon âme enfiévrée !
Gouvernez-moi à votre guise,
Pour le pire et le meilleur.

Cette langueur et ce désir
Qui gonflent la poitrine en vain
Ces larmes et tous ces soupirs
Que la fierté toujours retient,

Ce combat douloureux, stérile,
Cette lutte tout alanguie
Sans espoir et sans récompense
M'ont énérvé jusques aux moelles.

Fier et hardi, qu'un cri de guerre
Réveille mon âme engourdie !
J'ai trop longtemps rêvé, dormi,
Trop longtemps j'ai porté mes chaînes.

Ici, point de ciel ni d'enfer,
Point d'été ni non plus d'hiver ;
Allons ! Bravant les ennemis,
Rue-toi au cœur de la mêlée !

Chanson à boire
("Bacchus, prince replet du vin") D. 888

Bacchus, prince replet du vin,
Viens avec tes yeux brillants ;
Que ton tonneau noie nos soucis,
Et que tes feuilles nous couronnent.
Emplis-nous, jusqu'à ce que le monde tourbillonne !
Que notre chant retentisse !
Le vin avec le chant est encore meilleur.
Le temps passe alors gaiement,
Que celui qui n'aime pas le vin s'en aille loin.
Vive la noble boisson des dieux !

Le premier couplet est tiré de *Antoine et Cléopâtre*, II, 7 de Shakespeare. Le deuxième couplet, ajouté plus tard, n'est pas de Shakespeare.

À la fenêtre D. 878

Chers murs, charmants et familiers,
Qui m'entourez de fraîcheur,
Et m'éclairiez d'une lueur argentée
Quand la lune est pleine là-haut !

Courage for Living D883

Oh, how powerfully young life
Surges through my mind and heart!
I feel everything glowing and striving,
I feel pleasure and pain twice as keenly.

In vain do I seek to hold you back,
Spirits of my vigorous breast!
I am yours to command,
Whether for sorrow and for pleasure.

This hesitation, this longing
That swells my breast in vain,
These sighs, these tears
That pride holds captive,

This painful, futile struggle,
This fight without strength,
Without hope or achievement,
Has drained all my strength.

Rather let the swift, bold battle cry
Awaken my sleepy spirit!
Long have I dreamt, long have I rested,
Long have I surrendered to bondage.

Here there is neither hell nor heaven,
Here there is neither frost nor heat;
Up into the hostile tumult,
Step lively, onward through the flood!

Drinking Song
("Come, Bacchus, monarch of the vine") D888

Come, Bacchus, monarch of the vine,
Plump and bright-eyed god of wine!
In thy vats our cares be drown'd,
With thy grapes our hairs be crown'd:
Fill up, till the world go round!
Let our song ring rafter-high!
Wine improves with Song, say I,
And time passes merrily;
Who loves not wine, hence let him flee!
Raise high the nectar of the Gods!

Verse 1 of the song is taken from Shakespeare's *Antony and Cleopatra*, II, 7. Verse 2 was added later and is not by Shakespeare.

At the Window D878

Dear walls, so sweet, so familiar,
Embracing me with your cool freshness,
Shining silver in the full moon,
As you look down on me.

Ihr saht mich einst so traurig da,
Mein Haupt auf schlaffer Hand,
Als ich in mir allein mich sah,
Und keiner mich verstand.

Jetzt brach ein ander Licht heran:
Die Trauerzeit ist um,
Und manche zieh'n mit mir die Bahn
Durch's Lebensheiligtum.
Sie raubt der Zufall ewig nie
Aus meinem treuen Sinn,
In tiefster Seele trag' ich sie,
Da reicht kein Zufall hin.

Du Mauer wahnst mich trüb wie einst,
Das ist die stille Freud;
Wenn du vom Mondlicht widerscheinst,
Wird mir die Brust so weit.
An jedem Fenster wahn' ich dann
Ein Freundeshaupt, gesenkt,
Das auch so schaut zum Himmel an,
Das auch so meiner denkt.

18 | **Wiegenlied** D 867
Johann Gabriel Seidl

Wie sich der Äuglein
Kindlicher Himmel,
Schlummerbelastet,
Lässig verschließt!
Schließe sie einst so,
Lockt dich die Erde:
Drinnen ist Himmel,
Außen ist Lust!

Wie dir so schlafrot
Glühst die Wange!
Rosen aus Eden
Hauchten sie an:
Rosen die Wangen,
Himmel die Augen,
Heiterer Morgen,
Himmlischer Tag!

Wie des Gelockes
Goldige Wallung
Kühlet der Schläfe
Glühenden Saum.
Schön ist das Goldhaar,
Schöner der Kranz drauf:
Träum du vom Lorbeer,
Bis er dir blüht.

Liebliches Mündchen,
Engel umweh'n dich,
Drinnen die Unschuld,
Drinnen die Lieb!

Vous m'avez jadis vu là si triste,
La tête dans mes mains lasses,
Alors que je me voyais seul en moi,
Et compris de personne.

Voici qu'une autre lumière est apparue,
Le temps du chagrin est passé,
Et beaucoup m'accompagnent sur ce chemin
À travers la vie sacrée.
Jamais la fortune ne les enlèvera
À mon esprit fidèle,
Au tréfonds de mon âme je les porte,
Là où la fortune n'a nul accès.

Toi, mur, tu me crois sombre comme jadis,
C'est la joie tranquille ;
Quand tu reflètes le clair de lune,
Mon cœur enfle.
À chaque fenêtre j'imagine alors
Un visage amical, penché,
Qui regarde aussi vers le ciel,
Qui pense aussi à moi.

Berceuse D. 867

Comme l'azur charmant
De ces candides yeux,
Alourdis de sommeil,
Doucement se referme !
Ferme tes yeux ainsi
Quand la terre t'appelle :
Au dedans est le ciel,
Dehors sont les désirs !

Comme ta joue s'embrace,
Par le sommeil rougie !
Les roses de l'Eden
L'ont touchée de leur souffle :
Et tes joues sont les roses,
Et tes yeux sont le ciel,
Un matin rayonnant,
Un jour pur et céleste !

Comme le flot doré
De tes boucles tombantes
Rafraîchit de ton front
La brûlante lisière.
L'or des cheveux est beau,
Plus belle est la couronne :
Rêve de ce laurier,
Il fleurira pour toi.

Chère petite bouche
Les anges te caressent,
En toi est l'innocence,
En toi aussi l'amour !

Once you saw me sad, dejected,
My head sunk on my faltering hand,
As I alone gazed into my heart
That no one understood.

Now another light is there:
My time of mourning has passed,
I have companions on the way
Through life's holy temple.
Chance shall never rob me of them,
Nor ever remove them from my mind,
I carry them in the depths of my soul,
Where chance can never reach.

O wall, you think I sorrow still:
It is but quiet contentment;
When you shine in the moonlight,
My heart fills with joy,
And I seem to see, in every window
A friend's face, looking down,
Surveying the night sky, as I do,
And thinking fondly of me.

Cradle Song D867

How carelessly the childlike heaven
Of your little eyes,
Laden with slumber,
Closes its lids!
Close your eyes thus when, one day,
The earth beckons you:
Heaven is within,
Joy is without!

How your cheeks glow
Red with sleep!
Roses from Eden
Have breathed on them:
Roses your cheeks,
Heaven your eyes,
Cloudless morning,
Heavenly day!

How the golden surge
Of your locks
Cools the glowing fringe
Of your temples!
Lovely is your golden hair,
Lovelier still the garland atop it:
Dream of the laurel
Until it blooms for you.

Dear little mouth,
Angels hover round you;
Within is innocence,
Within is love!

Wahre sie, Kindchen,
Wahre sie treulich!
Lippen sind Rosen,
Lippen sind Glut.

Wie dir ein Engel
Faltet die Händchen,
Falte sie einst so,
Gehst du zur Ruh'!
Schön sind die Träume,
Wenn man gebetet:
Und das Erwachen
Lohnt mit dem Traum.

19 | **Um Mitternacht** D.862
Ernst Schulze

Keine Stimme hör' ich schallen,
Keinen Schritt auf dunkler Bahn,
Selbst der Himmel hat die schönen
Hellen Äuglein zugetan.

Ich nur wache, süßes Leben,
Schaue sehrend in die Nacht,
Bis dein Stern in öder Ferne
Lieblich leuchtend mir erwacht.

Ach, nur einmal, nur verstohlen
Dein geliebtes Bild zu sehn,
Wollt' ich gern in Sturm und Wetter
Bis zum späten Morgen stehn!

Seh' ich's nicht von ferne leuchten?
Naht es nicht schon nach und nach?
Ach, und freundlich hör' ich's flüstern:
Sieh, der Freund ist auch noch wach.

Holder Nachhall, wiege freundlich
Jetzt mein Haupt in milde Ruh',
Und noch oft, ihr Träume, lispelt
Ihr geliebtes Wort mir zu!

20 | **Der Vater mit dem Kind** D.906
Eduard von Bauernfeld

Dem Vater liegt das Kind im Arm,
Es ruht so wohl, es ruht so warm,
Es lächelt süß: "Lieb Vater mein!"
Und mit dem Lächeln schläft es ein.

Der Vater beugt sich, atmet kaum,
Und lauscht auf seines Kindes Traum;
Er denkt an die entschwund'ne Zeit
Mit wehmutsvoller Seligkeit.

Garde-les bien, enfant,
Garde-les dans ton cœur !
Les lèvres sont des roses,
Et les lèvres sont flammes.

Comme aujourd'hui un ange
Joint tes petites mains,
Joins-les toujours ainsi,
Quand tu t'endormiras.
Que les rêves sont beaux
Qui suivent la prière,
Que le réveil est doux
Qu'un songe a enchanté.

À minuit D.862

Je n'entends résonner aucune voix,
Aucun pas sur le sombre chemin,
Même le ciel a fermé
Ses beaux yeux clairs.

Moi seul veille, douce vie,
Regardant ardemment dans la nuit,
Jusqu'à ce que ton étoile dans le lointain aride
M'éveille en rayonnant aimablement.

Ah, pour voir ton image bien-aimée
Une seule fois, à la dérobée,
Je resterais volontiers jusqu'au petit matin
Debout dans la tempête et l'orage.

Ne la vois-je pas briller de loin ?
Ne s'approche-t-elle pas peu à peu ?
Ah, et je l'entends murmurer amicalement :
Regarde, mon ami est lui aussi encore éveillé.

Tendre écho, berce gentiment
Ma tête vers un doux repos,
Et vous, rêves, chuchotez-moi encore souvent
Ses mots chéris !

Le Père et l'Enfant D.906

Le père tient son enfant dans ses bras,
Il se repose si bien, si chaudement,
Il sourit doucement : "Mon cher père !"
Et avec ce sourire s'endort.

Le père se penche, respire à peine,
Et écoute le rêve de son enfant ;
Il pense au temps passé
Avec une mélancolique béatitude.

Guard them, little child,
Guard them faithfully!
Lips are roses,
Lips are warmth.

Just as an angel
Folds your little hands,
Fold them thus one day
When you go to rest!
Sweet are your dreams
When you have said your prayers,
And when you awaken
Your dream is your reward.

At Midnight D862

I hear no voice in the stillness,
No footfall on the dark pathway,
Even the heavens have shut
Their lovely eyes.

I alone keep vigil, my dearest,
Looking longingly into the night,
Till across the bleak distance
I see your fair star shining at me.

Ah, if only once, in stealth,
I might glimpse your lovely face,
I would gladly brave all storms,
And stand there until morning!

Say, does it not shine at me now?
Does it not come ever closer?
I can even hear her murmuring:
'Look, my friend is also awake'.

Let the sweet echo of her voice
Cradle my head in peaceful sleep,
Come dreams, whisper over and over
Her gentle words in my ear!

The Father and the Child D906

The child lies in its father's arms,
Resting so warm and cosily,
It sweetly smiles, mutters: 'Dadda!'
And smiling falls asleep.

The father leans down, scarcely breathing,
Listening to his baby's dream;
He thinks of past times, long since gone,
With melancholy bliss.

Und eine Trän' aus Herzensgrund
Fällt ihm auf seines Kindes Mund;
Schnell küsst er ihm die Träne ab,
Und wiegt es leise auf und ab.

Um einer ganzen Welt Gewinn
Gäb' er das Herzenskind nicht hin! –
Du Seliger schon in der Welt,
Der so sein Glück in Armen hält!

Et une larme venue du fond du cœur
Tombe sur la bouche de son enfant ;
Il l'ôte vite d'un baiser,
Et le berce doucement.

Pour le monde tout entier
Il ne renoncerait pas à l'enfant de son cœur ! –
Bienheureux celui qui, dans ce monde,
Tient déjà ainsi son bonheur dans ses bras !

Traductions :
Brigitte Hébert (1, 2, 11, 12, 15)
Michel Chasteau (3, 4, 5, 8, 9, 10, 13, 14, 18)
Dennis Collins (6, 7, 16, 17, 19, 20)

And from his heart's depths, a tear
Falls onto his infant's lips;
Quickly kissing it away,
He rocks the child gently to and fro.

Not for all the world's riches
Would he give up his precious child! –
You happy man, whom fortune charms,
Who holds his life's joy in his arms.

Translations: Charles Johnston
apart from 6, 7, 16, 17, 19, 20: John Thornley

Samuel Hasselhorn - Discography

All titles available in digital format (download and streaming)

FRANZ SCHUBERT

Die schöne Müllerin
Ammiel Bushakevitz, *piano*
CD HMM 902720

“Il offre une *Belle Meunière* somptueuse autant par le chant que par l'accompagnement pianistique d'Ammiel Bushakevitz.”
– **Classica**

„Hasselhorns unmittelbare, warme, wandlungsfähige Stimme lässt mit Spannung die nächsten Folgen dieser Edition erwarten.“
– **Concerti**

„Zum Hören und immer Wiederhören.“
– **Pizzicato**



„Licht und Schatten“
Ammiel Bushakevitz, *piano*
CD HMM 902747

“Hasselhorn s’y montre bouleversant de sincérité, passant de douce confiance au drame intime, avec un naturel et une maîtrise qui n’ont d’égaux que ceux de son accompagnateur.”
– **Figaro Magazine**

“As in his previous Schubert and Schumann albums, the young German baritone combines a warmly rounded tone, an imaginative range of colour and exemplary diction. He’s a natural in lieder; and his freshness and eagerness of response are priceless assets in Schubert.”
– **Gramophone**

„Man wird getragen von einem Flow der Musik, der sich gut anfühlt, fein ausbalanciert ist, niederschwellig mitnimmt und trotzdem nachhaltig beeindruckt und begeistert. Und dieser Sänger bringt das Kunststück fertig, selbst oft gehörte Lieder wieder neu funkeln zu lassen, weitere Tiefenschichten bloßzulegen – ohne dabei wirklich viel zu ‚machen‘.“
– **Rondo**



Glaube, Hoffnung, Liebe
Lieder
Joseph Middleton, *piano*
CD HMM 902689



Urlicht
Songs of Death and Resurrection
MAHLER, KORNGOLD, ZEMLINSKY, BRAUNFELS...
Poznań Philharmonic Orchestra, Łukasz Borowicz
CD HMM 902384



ROBERT SCHUMANN
Stille Liebe
Kerner-Lieder, 5 Lieder Op. 40 & Famous Lieder
Joseph Middleton, *piano*
CD HMN 916114



Avec le soutien du Centre national de la musique

Special thanks to Christa Tonner for supporting the Schubert 200 Project



harmonia mundi musique s.a.s.

Médiapôle Saint-Césaire, Impasse de Mourgues, 13200 Arles © 2026
Enregistrement : 25-26 & 28-29 mars 2025, b-sharp, Berlin (Allemagne)
Réalisation : b-sharp

Direction artistique, prise de son, montage et mixage : Philipp Nedel
Mastering et mixage Dolby Atmos : Martin Kistner

© harmonia mundi pour l'ensemble des textes et des traductions

Photo : © Nikolaj Lund

Maquette : Atelier harmonia mundi

harmoniamundi.com
samuelhasselhorn.com
bushakevitz.com
schubertzoo.com

HMM 902779